

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 37

Artikel: Romands et Bourguignons
Autor: B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214147>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Je fume depuis l'âge de 16 ans. Bonne ou mauvaise habitude ? Je l'ignore. Le mieux me paraît de n'en rien savoir, quoiqu'on puisse citer l'exemple de vieillards de 80 et de 90 ans, ayant toujours eu bonne mine et dont la vie s'est éteinte avec leur dernière pipe. »

Louis Favrat, Lausanne :

Dans les rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Lorsqu'on étend les bras et que l'on bâille,
Oh ! qu'un demi-grandson est une bonne chose !

Je ne me lance pas dans les goûts d'aujourd'hui,
Je laisse le flaneur qui passe et se pavane
Fumer du bout des doigts, cousu dans son ennui,
Le manille doré on bien le pur havane.

J'ai le nez moins subtil et je suis ainsi fait
Que je trouve un grandson le plus divin possible
Quand il a la longueur et le teint que l'on sait,
Plus un certain fumet que je crois indicible.

Quand j'ai trouvé celui que je veux consumer,
Que le couchant s'éteint et pâlit la Dent d'Oche,
Je vais à ma lucarne et me mets à fumer,
Gravement, l'œil mis-clos et la main dans ma [poche.]

On est si bien ainsi ! C'est un plaisir à moi,
Presque un bonheur, enfin tout un petit bien-être
Que je savoure en paix, tout seul à ma fenêtre ;
Alors je hume l'air, je fume... je suis roi !

Le demi-grandson (fragment)

A travers la bouteille. — Un brave homme, qui n'avait pas coutume de boire plus que de raison, s'attarda un jour au café. Sa femme, justement inquiète, envoie son petit garçon le chercher.

Voyant son fils, le père qui, exceptionnellement, avait un peu trop « trinqué », se lève aussitôt et sort.

En chemin, honteux de son état et voulant mettre son fils en garde contre les excès de boisson, il lui dit :

— Vois-là, mon petit Daniel, il ne faut jamais boire trop, car ça vous joue de bien vilains tours. Ainsi, tu vois ces deux hommes, là-bas, sur la route ? — et du doigt il les désignait à l'enfant — Eh ! bien, si tu avais trop bu, tu les verrais à double, c'est-à-dire que tu croirais qu'il y en a quatre.

— Mais papa, observa l'enfant, surpris, il n'y en a pas deux, d'hommes, il n'y en a qu'un. — C.

LA MÈRE GRENIOLET ET SA TCHIVRA

S È fasai dza vilhie la mère Greniolet. Viquesti sâi tota soletta avoué on tsat, duve dzenehlie, onna tchivra et on bocan. L'amâve son tsat, — on pucheint biou matou nâ quemet on mor de ramoueu et dzeinti quemet onna dzouvena mariâe, — l'amâve son tsat bin mé que l'arâi amâ son hommo s'ein avâi z'u ion. L'étai tot parâi ein colère contre li dou iâdzo per annâe, ào sailli et ào mâtet dau tsautempo; adan clia sacré bête fotâi lo camp trâi senanne doureint et la mère Greniolet ein vegnâi tota filiappia. Ie savâi prau qu'allâve reveni maigro quemet on passi, qu'on lâi arâi pas bailli on once de vya. L'avâi asséyi de tote lâ ruse po lâi fére passa elliau biennie, rein lâi fasai. Io allâve-te ? La mère Greniolet n'ein savâi rein.

Lè duve dzenehlie assebin l'êtant gataie. Ti lè dzo fâu baillive à medzi, lau lavâve lâ pî qui permet se l'avant ètâ se bouibo. Crâio que se l'avâi pu l'au z'arâi assebin courionnâ lè deint. Et pu lè tatâve po lè z'âto ! Pouâve dere onna senanne devant guierô ein arâi et à quinn'hâora sè dzenehlie lè farant. Dâi z'interné n'arant pas ètâ mî soignâ que lè dzenehlie à la mère Greniolet.

Po lo tchivra l'étai oncora bin pî. L'avâi sa reint à l'étrabyo et adi la mâmâ, lo premi lin dè coute la porta. Et on boqueten pe l'êve l'étai lo bocan. La tchivra lâi baillive son lacf, on lacf qu'on n'arâi jamé cru que fusse asse bon : dâo quemet dau mâ, bllian quemet lè tsemise ài felhie à l'assesseu quand l'assesseusa l'a fê la

buâa et que chêtsant su lo cordi, et ciliâ quemet dau vin vilhio.

L'étai lo premi affère que fasai la mère Greniolet, quand sè lèvâve : allâ arâi la tchivra. L'êtrabyo ètai nâ, on lâi vayâi pas bi. Rein qu'onna croûtie bornatse que l'étai cllioussa avoué d'au fein. Mâ cein fasai rein. La mère Greniolet cougnassai la plièce à la tchivra par tieu, et lè z'adzî assebin. L'entrâve avoué sa béguna et sè choque, on bocon d'aberdjau de matâre, rodzo. Cllioussai la porta quand l'étai eintrâve, et lè, dein la né naire, quemet se l'avâi ètâ lo grand dzo, sein sè trompâ, sein tatâ lè parâ, sein trabetsi, lâi allâve rrau... d'au premi coup l'empougnine lè tète et lo laci bielliâve dein lo seillon. Et l'étai dinse du veing ans, d'au avoué l'autra tchivra, cllia que l'avâi devant stasse.

Mâ n'ête-te pas arrevâ on dzo que quaque mânin greliet l'ant voliu ein djuvi de iena à la mère Greniolet. Tandu la nè, l'entrâve dein l'êtrabyo, prégant la tchivra que betant à la plièce d'au bocan, et lo bocan que mettant iô l'étai la tchivra. Du cein refotant lo camp sein que nion lè z'ausse vu.

Lo leindeman matin, la mère Greniolet va arâi quemet de cotouma, son seillon dèso lo bré. Clliou la porta on iâdzo dedein, et va à novillon vè la plièce iô dèvessâi être la tchivra. Sè baisse, met le se loignon et va po coumeinc à arâi. Que s'ête passâ ? N'ein sè rein, mâ dâi dzein que passâvant l'ant oû onna bouélâie. L'étai la mère Greniolet que desâi :

— Eh ! mon Dieu èt-e possiblio ! Lè tète à ma tchivra que l'ant lo décret !

MARC A LOUIS.

Oraison funèbre. — Il y a de cela plusieurs années. On rendait les derniers honneurs à un radefeur d'un de nos petits ports du Léman.

Au bord de la fosse, un collègue du défunt s'avance et, avec émotion :

« Adieu, ami, adieu ! On ne t'entendra plus crier de ta voix sympathique : « embarquement ! » « débarquement ! ». Ah ! messieurs, c'était un homme dépourvu de tout scrupule ; honneur à lui ! » — C. P.

ROMANDS ET BOURGUIGNONS

DEPUIS notre article sur les chansons et contes de la Bourgogne, il nous est tombé sous les yeux une intéressante étude sur la Bourgogne et les Bourguignons par Mme Alice Poulleau-Boudriot, où nous trouvons quelques traits nouveaux.

Nous allons y faire, à l'intention des lecteurs du *Conteur* quelques glanures, qui nous fourniront l'occasion de curieux rapprochements.

Le vrai Bourguignon est celui qui cultive la vigne, le « vigneron », l'homme de la « Côte ». Il se moque de tous les Bourguignons d'à côté, les « migeoux de gaudes » (mangeurs de boulie) de Bresse, des « borbesses » (embourbés), de la Saône, « que craichan dans l'iâ pot far des rends » (qui crachent dans l'eau pour faire des ronds, c'est-à-dire qui sont badauds et paresseux), des « buvoux d'iâ et migeoux de treufes » (buveurs d'eau et mangeurs de pommes de terre), de l'Yonne. De leur côté, les Bourguignons d'à côté, l'appellent « mige-to » (mange tout), « grête-rouèche » (gratte-roche) « qu'à ne tréveille pas l'hivar et qu'à vend portan son vén châr ! (qui ne travaille pas l'hiver et qui pourtant vend son vin cher.)

Le vrai Bourguignon a les cheveux châtains, les yeux bruns, pétillants de malice, les épaules carrées ; il est haut en couleurs. Il parle haut avec force gestes, d'un ton chantant, en roulant les r d'une façon spéciale, chantant, avec une sorte d'humour caractéristique, avec un air de pince sans rire, les histoires les plus folles. On

1 Décroit.

l'a appelé le méridional de l'Est ; jamais pourtant, au rebours des gens du Midi, il ne prend ses farces au sérieux. Il adore épater le bourgeois, si l'on entend par bourgeois tout ce qui est convenu, affecté, comme il faut, tout ce qui a trop de decorum ; il contera d'un air ingénue devant une demoiselle prude, un conte gras et salé ; il jouera au rustre devant un monsieur poseur. Il saisit du premier coup d'œil le ridicule ou le côté faible des gens. Il a l'esprit égalitaire. Les grands airs ne lui en imposent pas de là, la foule des sobriquets fort amusants, qui se donnent les gens des villages — trait que l'on retrouve dans nos localités frontières. Les villages eux-mêmes ont, pour la plupart, leurs sobriquets — tout comme chez nous : il y a « libots » (crapauds), de Cormot, le « Vinvouge (Viens-voir = curieux), de Cirey, les « liorna (sots) de Changey, les « lauvioits » (orverts), La Rocheple, les « ânes », de Biané, les « kiz (grosse sauterelle verte), de Baubigny, etc.

Le Bourguignon a horreur du sentiment étalé. Lamartine y est une exception. Il dissimule son émotion dans une boutade. C'est un sanguin avec tous les défauts des sanguins. C'est un bien buvant, bien mangeant, bien vivant. « Vivant » est le nom patronymique de beaucoup de vignerons de là-bas. Un trait caractéristique de l'esprit bourguignon, c'est son remarquable bon sens, son amour de l'équilibre : il voit clair, il voit juste ; son imagination est vive et chaude, mais souvent son horizon est étroit. Il est rationaliste ; en Bourgogne, beaucoup de contes, peu de légendes, jamais de merveilleux. On n'y connaît qu'une « dame blanche », celle de Saint-Roman, petit village perdu à huit kilomètres de Beaune. Là, qui doit mourir une jeune fille du village, une dame blanche descend le sentier en lacet qui conduit au ruisseau ; elle y prend de l'eau dans le creux de sa main, boit et remonte en gémissant. Ailleurs, les « dames blanches » sont des « gallopotes », c'est-à-dire des garnements qui s'abfuent d'un drap pour aller voler les fruits dans la campagne ; sa piété est familière : les contes suivants le montrent :

Un habitant de Corberon, fréquemment dans les vignes du Seigneur, et qui s'est arrêté à mame « bâchon » (buisson de sapin ou de genièvre qui, pendu au-dessus de la porte, désigne un cabaret) arrive un jour tout échauffé à l'église. Elle est vide : la procession des Rogations serpente déjà à travers la campagne. Il va s'agenouiller devant l'autel de la Vierge, et à haute voix demande : « Boune Sainte Viarge, i vò prie a nô beiller (bailler, donner) ben du forage (foin) du blet, de l'avone (avoine), ben du vén seurt !

— Non ! point de vén ! point de vén, crie un enfant de chœur dissimulé derrière une stalde.

L'homme, alors regardant avec indulgence l'Enfant-Jésus sur les bras de la Vierge, réplique :

— Toué, coye-tai ! (tiens-toi coi, tais-toi). I causai tai mef're, qu'pu de rayon (raison) qu'toué !

* * *

C'est au catéchisme :

— Mon petit Pierre, demande le curé à gamin, que dit-on avant de dîner ?

— ? ? ?

— Voyons, petit, que dis ton père avant de manger sa soupe ?

— Mon père, a dit : « Attaquons ! »

S'adressant à un autre gamin, le prêtre demande :

— Voyons Bâtisse, dis-moi où est Dieu ?

— Bâtisse, levant le doigt d'un air agacé d'ordre, demande si inutile, montre le crucifix pendu au mur en disant :

— Agatie don (Regarde-le donc !)

Voici un prône en patois en grande favent dans le pays : les vieux le disent aux petits enfants :

L'HISTOIRE DE ADAM ET EVE

Mai frères,

An y ai longtemps qu'I meditô dans le pôtus (pertuis, porte) deune meureille (muraille) de v'ni vous fâr ine girliconie (kyrielle) de recommandations ben mafrinée dans la casse de lui penitence.

Grand Saint-Hubé, paitron des chaissois, ballez-moué lai grâce, de far sorti queqns de ces gros marcassins des bôchons (broussailles) de l'iniquité.

Diou, mes frâres, aivo crié l'houme une ein étaï (étaï) de bonheur a saintetai, et l'avo mi dans le pairaidi de lai tiarre (terre). L'homme s'appello Adam et lai fome Eve.

« Aidam, qui Diou auro dit, et un peu toué, Eve, vous pourrä vo promenai to le longue du jardingué; vo porrä to cueilli, to meigai (manger); mâ i vo cléqui (celui) de lai science du ben et du mau. Mâ vò en ée (avez) ben assez d'autes. Si vos tuchez à ctéqui (celui-ci) vò meurerez... »

Aidam et Eve proumirent ben de ny jaimâ tucher. Al (Ils) etint heureux, mes frâres... a (ils) n'avint ran à faire, et point de chairinge. Mâ le diable feut jaloux de ce bonheur. A sé dit : « Il le detruitra ! Quement (comment) qu'à s'y prit, mes frâres ? Il est meilen; vos l'allez voué. A s'enaignet (il s'engaina, se met) dans lai piâ d'un sarpent. (Remarquez ce « un sarpan » : c'est du vaudois tout pur). Enfourné dans sa piâ (peau), s'airpruche (il s'approche) to docement de lai fome quement un fripon qu'al est (qu'il est), mes frâres.

Porouquai qu'te n'minge pas de c'te poume ? qu'a li dit en li montrant li biâ (beau) frut.

— Diou m'en ai defendu, que dit Eve. Si y'en tuchô, y meurerô.

— Nenni ! nenni ! te ne meurrez point; mige (mange), mige, paür fomé. Te serai pareille à Bon Diou !

Ah ! paür aimis (pauvres amis). Eve crut le diable. Elle culle (cueille) eune paume, elle en mige ein bô, en pourte un autre ai son houme qui lai prit, lai mégit, le pauvre liarnâ (benet).

Dépeù ci mail heureux jor, Aidam et Eve furent chiaissés du paradis, et nô d'avai z'eux.

EH ben ! an y faut rentai mètènent !

Les « vieux » attribuent un sens au chant des oiseaux : la caille crie : Paie tes dettes ! Paie tes dettes ! La linotte dit : Prie Dieu, petite, prie Dieu ! Les petits bergers font cuire des trufes (pommes de terre) dans le feu qu'ils allument. On « grolô » (gruler = secouer) les arbres pour faire « chouaire » (choir, tomber), les « quanquouères » (cancioires, hennetons). Une jeune fille est une « drôlesse » (le mot correspond à notre mot patois « gaupâ, fille »). On dit leurteu, qui correspond à notre « très tout » = tous. Le pillon est un « parpoilleu ». Le « sereu » « selui » est le soleil. « Lai taule » c'est la table : « Lai taule est garnie ».

B.

Pour la paix. — Un ivrogne impénitent a signé nombre de fois un engagement de tempérance, mais, décidément, sa soif inextinguible l'empêche de respecter sa signature.

Sur les instances de la pauvre femme de l'in-corrigible buveur, le pasteur consent à tenter une nouvelle démarche.

Après un long sermon, écouté sans défaillance par notre homme, celui-ci, très digne, dit au ministre :

— Je signe encore cette fois, pour avoir la paix, mais n'y revenez pas ! — C.

La livraison de septembre 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Victor Giraud, La Marne. Un chapitre de la Grande Guerre. — Eden Phillpotts, La ferme de la Dague. Roman. (*Sixième partie.*) — Albert du Bois, Vive la nation ! Poème. — Alexis François, De « romantique » à « romantisme. » (*Seconde et der-*

nière partie.) — Okakura Kakuzo, Le livre du thé. — J. E. David, De l'origine de quelques jeux en plein air. — André Langie, Les Prussiens. — Henry de Varigny, Impressions de soldats. (*Quatrième et dernière partie.*) — Programme et action politique du Comité national polonais à Paris. — Chroniques italiennes. (Francesco Chiesa); anglaise (H. C. O'Neill.); suisse allemande. (A. Guilland.); scientifique. (Henry de Varigny.); politique. (Ed. Rossier.) Table des matières du tome XCI. Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

LES CHASSEURS

MARDI, s'est ouverte la chasse. Malgré la dureté des temps, très nombreux sont les disciples de St-Hubert qui, le fusil et la gibecière en sautoir, ont pris la clef des champs. Rien ne résiste à la passion et à l'habitude. Un chasseur qui se respecte ne manque pas l'ouverture. Que diraient lièvres et perdreaux, gelinottes et faisans ?

Il y a trois types de chasseurs, écrivait un jour, à propos justement de l'ouverture, un correspondant de la *Feuille d'Avis de Vevey*. Ils ont tous trois leurs caractères bien propres. Ce sont :

1^o Le *brigand*, celui qui chasse pour la viande, pour réaliser un bénéfice ; celui qui tue tout, qui est devant toutes menées ; celui qui vérifie le sexe des chevreuils après coup. Sa maxime est : tirs toujours, on verra après. C'est celui qu'on ne reconnaît qu'à son fusil, car il ne porte ni guêtres, ni costume de chasse, ni sac ; il part en habit de travail ; c'est celui qui ferait mieux d'aller tranquillement à son travail, car à la chasse on ne devient pas riche ; mais quoi, la maladie le tient ; le microbe l'a envahi.

2^o Le *sportsman*, celui qui chasse par goût, par délassement ; qui goûte toute la poésie d'une belle menée dans les grands bois, à tel point qu'il en oublie souvent de courir au bon poste. Il a des chiens de race, bien éduqués, qui chassent d'ordre et avec art. Le bon travail de ses chiens lui est déjà une satisfaction. Il tire et tire bien, mais ne se glorifie pas outre mesure de ses succès. On le reconnaît de loin ; il a le costume classique ; il ne se coule pas derrière les haies comme le renard ; il vous salue, vous parle, vous interroge sur ce que vous pouvez avoir vu. Il a aussi la maladie, mais pas au point d'en négliger ses affaires.

3^o L'*amateur ou chasseur de casquettes* : Celi-là est pur. Il est équipé avec grand chic, possède les fusils dernier cri ; il sort de chez lui à 9 heures du matin en bottes cirées et rentre souvent pour déjeuner à midi. Il n'y connaît rien, mais parle de tout en connaissance. Il n'a jamais rien tiré ou fort peu de chose, par hasard, à son grand étonnement. Il ne s'en cache pas, du reste. Ses chiens ont tout sauf la science de la chasse. Ils mèneront un chat, tambour battant, jusqu'au cerisier où le félin grimpera et japperont au pied de l'arbre jusqu'à ce que le maître vienne les coupler. Il ne s'écarte guère des grands chemins et des sentiers battus ; il n'a pas honte d'acheter un lièvre à un camarade rencontré au hasard, afin de rapporter quelque chose à la cuisine. Le personnel de la maison dit avec respect : Monsieur a rapporté un lièvre, hier ; Monsieur a tiré un canard ce matin. Il n'est du reste pas jaloux des succès de ses camarades chasseurs, au contraire, il les félicite chaudement de leurs bons coups, quand il les rencontre. C'est un bon copain.

Un livre d'or du canton de Vaud. — Les éditions « SPES », Lausanne et Vevey, mettent en souscription, en 9 livraisons, une publication d'un intérêt historique, politique et social, qui n'a encore aucun équivalent dans notre littérature historique suisse. Sous le titre de *Livre d'Or du Canton de Vaud*, deux Vaudois, MM. H. Delédevant et M. Henrioud, aidés de nombreux collaborateurs, ont constitué le répertoire général des familles bourgeoises du canton de Vaud. Ce répertoire

comprend environ 10,000 noms, avec des renseignements précis sur l'ancienneté, l'origine des familles et la mention de leurs personnalités marquantes.

Dès maintenant, et en vue de l'avenir compliqué qui s'annonce, il est du plus haut intérêt que les membres d'une famille ethnique puissent se retrouver et se reconnaître. Le « *Livre d'Or du canton de Vaud* » révélera les uns aux autres les enfants de la grande famille cantonale. Cette publication placée sous les auspices du Département de l'Intérieur, rendra donc d'éminents services aux particuliers, aux autorités et fonctionnaires de tout ordre. Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs et tous les amis de notre histoire à souscrire à cet intéressant « *Livre d'Or* » dont le prix, payable en trois années, ne grèvera que très légèrement nos budgets de guerre.

Le diable. — « Qu'est-ce que le diable ? » demandait à ses catéchumènes garçons un pasteur lausannois, mort depuis bien des années et qui jouissait d'une popularité très méritée et de bon aloi.

Comme personne ne répondait :

« Vous ne savez pas, mes amis ?... Eh ! bien, le diable, c'est... Voyons ?... Mais c'est dix-huit ans et un jupon rose ». — C.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

28

PAR

RODOLPHE TÖEPFFER

« Bulle *Unigenitus*, bulle *Unigenitus!* disais-je en fouillant mon bouquin, bulle *Unigenitus...* La voilà en grosses lettres ? C'était du latin ! horrible mécompte ! Depuis cette impression-là, j'ai toujours eu de la répugnance pour le latin, qu'auparavant, à la vérité, je n'aimais pas. Remarquant toutefois que la bulle commençait au milieu de la page, je jetai les yeux sur ce qui précédait. Voici :

Comment la chastellenie d'ANGLIVOIS entra en la branche des CHAUVIN par le mariage de messire de SAINTRE avec HENRIETTE D'ENTRAGUES.

« Oncques n'avoit été d'amour férû le jeune damoiseau. Or il avint que la barbe lui bourgeonnait à peine, qu'il veit Henriette en la cour du chasteau et preint moult plaisir à la considérer, gente qu'elle estoit pour lors et d'avenante figure ; et humoit par ainsy faire le mal d'amour, ne pouvant à autre chose songer durant le jour et les veilles de la nuit. Toutesfois ne scavoit comme lui dire, estant neuf aux propos d'amour. Et aisé et sans paour qu'il estoit parmi les garçons, par devant la damoiselle estoit gauche et mal avisée. Or est-il que, toujours plus espris, se donna couraige, et un jour s'estant posé en la chambre de son aïeul où ce qu'elle debvoit venir, lui apprestoit, avec un bouquet, un tant magnifisque témoignage de la flamme dont il ardoit pour ses beaux yeux. Et tant qu'elle ne vint pas, estoit merveilleux à lui en dire, en lui présentant gracieusement son bouquet. Ains oyant Henriette entrer, le jeta vistement dessous la table et devint muet, gauche, et plus mal aprins qu'un varlet pris en faute ! Henriette de son costé l'ayant veu, et le bouquet épars, rougit merveilleusement ; en telle façon qu'ils estoient là en face, rouges comme deux pavots des champs, et sans plus dire. Et y feussent encore sans l'afeul, lequel entré : « Que faites-vous céans ?... » etc.

(A suivre.)

Nouveaux abonnés. César Martin, Chiètres sur Bex, (procureur par M. Fiaux). Dupuis, pinte communale, Corcelles-le-Jorat. (procureur par M. le Dr Grandjean). Edouard Chenevard, Pully. Emile Resin, L. Chenaux et Alph. Pelichet à Gollion. Dietrich à Eclâpens. Jules Auberson à Ferreyres.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS